Les Muses
DE CHOPIN

par

PIERRE GUEDY

D'APRÈS LES DOCUMENTS RECUEILLIS PAR

LUCIEN DE FLAGNY

DANS LA FAMILLE DE CHOPIN



IMPRIMERIE
GROU-RADENEZ
11, RUE DE SÈVRES
PARIS

LES MUSES
DE CHOPIN

DES MÊMES AUTEURS

PIERRE GUEDY

Le Jardin sans Clef (*Poèmes*). (A. Messein, Paris, éditeur).
Israël à New-York (*Roman*) en collaboration avec M. Moïse Twersky. (Les Œuvres Représentatives, 41 rue de Vaugirard, éditeur).

A PARAITRE :

Massalia, terre d'amour, (*Roman*).
Perceval le Gallois (*Théâtre*).
La croisade d'amour (*Théâtre*).
Le Sol Natal (*Théâtre*).
Vive la Chanson (Comédie musicale en un acte). *Musique de* Marcelle Soulage.

EN PRÉPARATION :

Jean, le Borgne (*Roman*).
Les Contes à mon Papa (*Contes*).

LUCIEN DE FLAGNY

Hortense, ou le piano sans larmes (*introduction à la méthode*).
La Méthode de la volonté.
Essai de rénovation de l'enseignement pianistique (Editions de la Schola Cantorum).

A PARAITRE :

Corsaires, loups de mer et amiraux, devant la chanson française, album illustré de gravures de Gilles.

Les Muses DE CHOPIN

par

PIERRE GUEDY

D'APRÈS LES DOCUMENTS RECUEILLIS PAR

LUCIEN DE FLAGNY

DANS LA FAMILLE DE CHOPIN



IMPRIMERIE
GROU-RADENEZ
11, RUE DE SÈVRES
PARIS



On sait qu'en tête d'Ubu-Roi de Jarry se trouve cette indication : La scène se passe en Pologne, c'est-à-dire nulle part... Un étranger débarquant à Varsovie après 1809 eut la curiosité de s'enquérir où il était — « C'est le Grand Duché de Varsovie », lui dit-on. « Quel Souverain y règne-t-il? » — « Le Roi de Saxe. » — « Quelles sont les lois qui vous gouvernent? » — « Les lois Françaises ». — « Quelle armée vous défend? » — « L'armée Polonaise » — « De quelle monnaie vous servez-vous? » — « De la monnaie prussienne! ».

Cette pétaudière toutefois n'était qu'apparente, car jamais le royaume de Pologne ne connut de phase aussi brillante, terminée, hélas! par la révolution de 1831, mouvement néfaste, qui détruisit les privilèges octroyés par le Grand Duc Constantin, frère d'Alexandre Ier, prince bienveillant, marié à la princesse de Lewicz, Polonaise adorée de tous. Autour d'elle, une cour où étaient représentés les plus grands noms de Pologne. Bals parés, mascarades succédaient aux représentations de gala, chasses à courre aux pique-niques-surprises, les concerts aux dîners d'apparat : Beaux-Arts, sciences, lettres florirent alors de façon remarquable. C'est dans ce milieu, d'un luxe raffiné, que se passa la jeunesse de Chopin; aussi se refusa-t-il toujours au contact de quoi que

ce soit de médiocre, de vulgaire, et cette empreinte aristocratique est profondément marquée dans toute son œuvre.

Balzac a dit de Chopin : « Il est moins un musicien qu'une âme qui se rend sensible. » Avant d'évoquer, selon le mot de Balzac « l'âme sensible de Chopin », c'est-à-dire toutes les Muses qui ont inspiré son œuvre, jetons quelque lumière sur ces documents inédits recueillis par M. Lucien de Flagny dans la famille de Chopin.

En 1907, M. Lucien de Flagny, Professeur à l'Académie de Genève, était très lié avec les de Maugny, vieille famille de Savoie qui avait son château seigneurial à Maugny. Cette famille, et notamment Madame Buce, mère de Madame de Maugny, était intime avec la famille de Chopin. M. Lucien de Flagny fut ainsi présenté aux parents de Chopin qui, découvrant en lui l'artiste, le musicologue, lui confièrent bientôt toute la correspondance de Frédéric avec sa famille.

Documentation précieuse qui permit à M. Lucien de Flagny de découvrir un visage inconnu du Maître, d'ajouter à ce qui a été écrit sur lui quelques pages émouvantes où le secret du génie de Chopin nous est révélé par l'influence de ses Muses; car, d'avoir vécu tel un chevalier de l'amour — amour maternel, amour idéal, amour de sa patrie — Chopin est et restera éternellement le musicien du cœur.

Et, maintenant, entrons dans le Parnasse.

La première influence féminine dont on trouve trace jusque dans son physique fut, pour Chopin, l'influence de sa mère, Justine de Krzyzanowska « sa seule passion », disait George Sand.

Pauvre, mais de bonne noblesse, Justine de Krzyzanowska fut élevée près d'une parente, la comtesse de Skarbek, chez qui elle fit connaissance du précepteur des enfants, précepteur français d'origine lorraine, Nicolas Chopin, né à Nancy, le 17 août 1770.

L'un des fils, Frédéric Skarbek, servit de trait d'union amoureuse au timide précepteur et à la jeune cousine. Justine de Krzyzanowska, orpheline de père et de mère, charmait tous les hôtes de Zelazowa-Wola par ses bonnes grâces, sa douceur, la poésie et la grâce indicible que reflétaient ses yeux. Son éducation soignée, le vieux français, au tour noble qu'elle parlait, le clavecin touché à ravir ajoutaient encore à ses attraits. Le jeune précepteur rêvait, en l'écoutant jouer les airs de Rousseau, alors fort à la mode, et qui parlaient de la Patrie absente; il suivait amoureusement des yeux cette vierge blonde et douce.

Un jour, leurs regards se rencontrèrent pour se dire, bien avant que l'eussent murmuré leurs lèvres, le secret de leurs cœurs. Les vertus, le charme intellectuel de ce modèle des femmes inspira plusieurs poètes : l'ode à la Mère Polonaise de Mickiewicz en est l'expression la plus éloquente. Leur union fut bénie par l'arrivée de deux filles, Louise et Isabelle, qui précédèrent la naissance de Frédéric, suivie à son tour d'une charmante cadette enlevée à 16 ans par le terrible mal qui emportera plus tard son frère.

La première image féminine qui fit battre le cœur de Frédéric presque enfant, fut celle d'Elise Radziwill (fille de la Princesse de Prusse et du Prince Radziwill). Un jour, il trouva d'elle une miniature, égarée par son père, dans le parc de Willanowa. Il tomba éperdument épris de la jeune fille, mais ne la rencontra que plus tard au château d'Antonin, ce nouveau paradis, où il

trouva deux jeunes filles charmantes, entre qui son cœur balançait : Elise et Wanda Radziwill. « Aimables, musicales et tendres créatures », dit-il d'elles dans une de ses lettres. Elise peignait avec goût et fit de Chopin deux portraits. A Wanda, qui avait 17 printemps et de petits doigts délicieux, il était sensé donner des leçons de piano. Il composa pour elle la Polonaise « A la Polacca », pleine de petites choses brillantes pour le salon et pour les dames, puis le trio, dont la partie de violoncelle était jouée par le Prince Radziwill. Elise chantait pour lui des fragments de l'Opéra paternel *Faust*, où Chopin trouve des pages remarquables, marquées même, dit-il « au sceau du génie ».

Constance Gladkowska ouvre l'ère des affections sérieuses, toujours, cependant, platoniques. Chopin rencontra la jeune fille au Conservatoire de Varsovie; elle se préparait au théâtre, où elle débuta quelques années plus tard, avec grand succès. Son pâle visage encadré de cheveux d'or, faisait songer à une rose thé. Sans avoir précisément le type slave, ses yeux bleu foncé n'étincelaient pas moins que ceux de ses sœurs brunes de Pologne; sa voix dévoilait une âme sentimentale, qui répondait à l'appel du jeune Maître. Elle l'aima. Ils se rencontraient chez Soliva, Maître de chant de Constance, ravi des progrès rapides de son élève, car les deux jeunes gens travaillaient ensemble. La diva prêta son concours au premier concert du virtuose. En son honneur, Chopin composa deux chansons, puis la *Valse en ré mineur bémol Op.* 70 *n°* 3, pleine de mélancolie, de ce « zal » polonais, état d'âme mélancolique qui mêle le plaisir et la souffrance, et trouve dans la douleur une sorte de volupté, de lyrisme et de cet ennui propre aux amoureux en général, et à Chopin en particulier.



I. — FRÉDÉRIC CHOPIN *Photo Bulloz*

Schumann disait des Mazurkas : « Ce sont des canons
« braqués sous des roses et si l'autocrate du Nord sa-
« vait ce qui le menace dans ces mélodies, si simples,
« il en interdirait la musique. Leur rythme tranché évo-
« que les couples de danseurs Mazoviens, les hommes
« entrechoquant leurs talons ferrés, tandis que brim-
« balent et cliquettent à leur ceinture des objets de métal
« et que flottent des rubans aux cheveux tressés des
« femmes (ganche). Les valses de Chopin, bien que très
« rythmées, ne furent pas composées pour être dansées,
« ce sont des « poèmes musicaux sur la danse » ou plutôt
« des « valses stylisées ».

Jean-Jacques Rousseau a dit de la chanson : « C'est un
« petit poème lyrique fort court qui roule ordinairement
« sur des sujets agréables, auxquels on ajoute un air
« pour être chanté dans des occasions familières, comme
« à table, avec ses amis, ou même seul pour éloigner
« quelques instants l'ennui, si l'on est riche, et pour
« supporter plus doucement la misère et le travail, si
« l'on est pauvre. »

La chanson, dans l'œuvre de Chopin, se rapproche de cette définition, mais la dépasse fort souvent. Le cœur y tient une grande place, la nature encadre le sentiment, à la manière romantique, et ceci dans les Ballades, mais surtout dans les Etudes et les Polonaises. Nous y trouvons la Patrie, l'héroïque Pologne, souffrant et luttant, sans jamais désespérer. Héroïques ou sentimentales, les Ballades, chez Chopin, sont exclusivement narratives.

Après cette époque où il travaille pour Constance, Chopin, afin de poursuivre sa carrière, est obligé de quitter Varsovie. Constance et lui échangent des bagues.

Celle que Constance reçut, et conserva même après son mariage avec un gentilhomme campagnard : Joseph

Grabowski, était en argent avec un petit diamant. Leur correspondance, assez volumineuse, n'a pu être publiée, Constance, malgré sa promesse, l'ayant détruite avant de mourir... Il ne reste que les petits portraits que Chopin lui envoya de Paris... Hélas! Ces doux yeux bleus, qui avaient ravi l'âme du poète, se fermèrent à la lumière : Constance devint aveugle. Souvent, elle se mettait au piano pour chanter le motif aimé de la *Donna del Lago* (de Rossini) qu'ils avaient tant chanté ensemble : « Quante lacrime per te versai »...

Nous ne suivrons par Chopin à Breslau, à Vienne, où le souvenir de Constance, mêlé à celui de sa Patrie, lui inspire, la veille de Noël, le *Scherzo en si min.*, où s'entendent les chants religieux d'un Noël polonais, ni à Dresde, où il retrouve des amis de Pologne, et aperçoit pour la première fois, la comtesse Delphine Potocka, avec qui il se liera de si pure amitié; le souvenir de Constance le suit partout.

Il arrive à Paris en 1831, bientôt entouré de ce que la capitale comptait de plus distingué dans les lettres, la peinture et la musique : Hugo, Lamartine, Balzac, Musset, Sainte-Beuve, le blond Heine, au doux sourire, à l'accueil sarcastique toujours recherchant une place, le plus près possible de celui qu'il appelait « le Raphaël de la musique » et lui murmurant, de sa voix grave, de fantastiques légendes; Delaroche, Ary Scheffer, Vernet, Delacroix, l'œil en feu, rêvant au fantastique tableau dont les couleurs rendraient ces harmonies divines; Liszt, au profil d'aigle; Meyerbeer, froid et compassé; Cherubini, Rossini, Hiller, Pixis, Kalkbrenner; enfin le clan Polonais.

Présentons Chopin tel que le voyait Liszt et que l'aima George Sand : « l'ensemble de sa personne était harmonieux, son regard, bleu (d'après Liszt) mais brun couleur de bière (en polonais *pivène*), d'après d'autres témoignages. Son regard était plus spirituel que rêveur; son sourire ne devenait jamais amer; la finesse et la transparence de son teint séduisait l'œil; ses cheveux blonds, si soyeux qu'on en aurait pu tisser une étoffe, se doraient de reflets roux, à la lumière; son nez aquilin, expressivement accentué, sa bouche petite et fine, doucement close, comme pour taire une mélodie prête à s'en échapper, sa stature peu élevée mais élégante, ses membres frêles inspirèrent à Enault cette boutade : « Le squelette d'un soldat recouvert des muscles d'une femme. »

Ses gestes gracieux, le timbre un peu assourdi de sa voix, ses allures d'une rare distinction le faisaient involontairement traîter en Prince. Qu'il le voulût ou non, il devenait l'homme à la mode... le Lion. Aussi, tous, à son instar, portaient les fameux gants « à la Chopin ».

On l'accueille en ami dans la colonie polonaise : chez le Prince Czartoryski, dont l'hôtel en rotonde existe encore dans l'île Saint-Louis; chez le Duc Plater, le comte Komar, père de la comtesse Potocka, l'enchanteresse; puis, chez la comtesse d'Agoult, où le mène Liszt, chez la duchesse de Vaudémont dernière des Montmorency et chez la princesse Belgiojoso, elle-même excellente pianiste. Parmi les Polonais qui viennent chez lui l'entendre et causer de la Patrie absente (Chopin était très hospitalier pour ses frères de Pologne, interrompant jusqu'à ses leçons pour les accueillir), il faut citer le grand poète national Mickiewicz, portant sur sa face large et puissante quelque chose de l'éclat fulgurant du soleil et de la tranquillité du lion; Slovacki, tout jeune, l'œil sombre,

les cheveux d'ébène, le front bossué par le génie, le futur rival de Chopin en amour; enfin un jeune officier, Antoine Wodzienski qui lui rappelle sa sœur Marie, que Chopin avait connue toute enfant. Marie maintenant a 19 ans. Grande, svelte, sa taille souple, son teint mat, sa démarche légère, faisaient songer à ces Madones de Luini, aux yeux noirs chargés d'une grave tendresse : Italienne, en effet, par sa grand'mère, une de ces Orsetti dont les aïeux avaient abandonné leurs palais de Milan pour suivre Bona Sforza, l'épouse de Sigismond Ier. Des lèvres au sourire ineffable, des cheveux d'une sobre magnificence, à s'en envelopper comme d'un manteau, ajoutaient un charme indicible à la jeune fille qu'il avait connue.

Et comme il est loin, déjà, leur premier souvenir...

Elle avait cinq ans et lui dix ans... Un jour, s'éloignant du groupe joyeux de leurs camarades, il lui demanda :

— Tu aimes la musique?

— Oh! beaucoup, dit-elle.

— Moi aussi... alors, si tu veux, nous nous aimerons, murmura Chopin.

Idylle enfantine, prologue d'une tragédie intime. Des fiançailles non officielles avaient été célébrées. C'était un vrai paradis.

Les promenades au milieu de riants paysages et la musique les réunissaient; dans leurs longues conversations, il lui racontait ses pénibles débuts parisiens, ses angoisses suivies de succès puis, comme deux enfants, ils se livraient à de véritables arlequinades, imitant tel artiste en renom, singeant des élèves qui assommaient le clavier, à grands gestes de mains et de bras, manière échevelée qu'il avait baptisée « aller à la chasse aux pigeons ». Chopin était transfiguré; tandis que Marie esquissait son portrait à l'ombre d'un vieux tilleul, ils faisaient des projets d'avenir. Frédéric peignait à sa façon Marie et son caractère élégant, mais un peu volage, dans l'*étude en fa mineur*. Il fallut se séparer. Au moment du départ, Chopin composa pour elle la *Valse en la bémol*, que Marie nommait *La valse de l'adieu*. On croit y entendre, après le murmure de deux voix amoureuses, les coups répétés de l'horloge et le bruit des roues brûlant le pavé, tandis qu'à la portière de la berline s'agite un petit mouchoir tout mouillé de larmes.

Une correspondance assez suivie s'engage alors entre Frédéric et Marie. Dans les premiers temps, c'est la comtesse qui tient la plume. Marie dicte et ajoute un message affectueux. Mais, peu à peu, les lettres s'alanguissent... le messages s'espacent : loin des yeux... loin de Frédéric...

Marie, d'ailleurs, se laisse facilement convaincre, par son père, de la disproportion de ce mariage...

Elle, d'une famille considérable de Pologne. Lui, avec son génie seul comme dot, et d'une santé de plus en plus précaire. Chopin se résigne avec simplicité, atteint dans son amour-propre d'homme et d'artiste : il ne se plaint nulle part, pas même dans les lettres si intimes à sa famille, mais sa souffrance perce dans sa chanson : *La Bague*.

Nous devons encore à l'inspiration de Marie les *Nocturnes* en *ut. d.* mineur, *ré b.* majeur, écrits dans l'attente du bonheur, mais déjà teintés de mélancolie et de rêve « clair de lune », puis le *Nocturne* en *si maj.*, op. 52 qui finit d'une façon tragique, fatale, peut-être par un pressentiment du bonheur à tout jamais perdu. Dans les

papiers de Chopin, on trouva, après sa mort, une petite enveloppe fermée d'une ruban noir. C'étaient les lettres de Marie, d'où une rose desséchée s'échappa, en s'effeuillant; et, sur l'enveloppe, le pauvre musicien avait tracé ce mot si simple et si complexe qui signifie mon chagrin, ma misère, mon tourment, ma peine et mes regrets : « *Moja bieda.* »

En 1837, Marie épousa le comte Skarbek, union qui ne fut ni heureuse, ni durable.

Au lendemain d'un roman si tristement interrompu, Chopin fit la connaissance de George Sand. Ils s'étaient vus dans les salons de Mme d'Agoult.

Chopin éprouva d'abord un sentiment de répulsion. Puis, George Sand entreprit sa conquête... et Chopin se laissa faire. On comprendra d'ailleurs facilement le rôle de chacun d'eux, par la simple étude de leur caractère.

Aurore du Devant, petite-fille de Maurice de Saxe, avait alors 34 ans. Elle était toute en force, expansive, exubérante... Chopin était discret, mystérieux... Doumic a dit de lui : « Il paraît que le caractère polonais consiste à se prêter, sans jamais se donner, et Chopin était plus Polonais que la Pologne... » Notez aussi la différence d'âge. George Sand adopte, vis-à-vis de Chopin un rôle maternel. Elle est sa garde-malade. Chopin est déjà aux prises avec la phtisie. Elle prend la plume, à la place de « son cher enfant », de son « cher cadavre », et elle entretient une longue correspondance avec la famille de Chopin.

On a beaucoup discuté, beaucoup écrit sur cette union et la plupart des biographes ne sont pas tendres pour George Sand.

A-t-elle eu une influence néfaste sur Chopin? On peut répondre que, marié en Pologne, dans des conditions

normales, Chopin n'aurait probablement pas produit des œuvres aussi viriles. Le prosaïsme d'une petite vie bourgeoise l'aurait probablement forcé à une production commerciale, aurait éteint cette flamme, ce génie qui, chez lui, comme chez tous les vrais artistes, n'est qu'une émanation de la souffrance.

C'est de cette époque, en effet, que datent les plus belles et les plus importantes de ses œuvres : les *Préludes*, achevés à Majorque, où il passe un hiver avec George Sand et sa famille, sans trouver, d'ailleurs, la guérison cherchée.

Ce voyage aux Baléares fut, par contre, un véritable stimulant pour son inspiration.

Sa fantaisie y est alimentée par cette romantique chartreuse de Valdemosa, ce cloître désert, pour lui plein de terreur, ce cloître que son imagination peuple de fantômes, de moines trépassés, de chants funèbres entendus à la lueur des torches.

Il est en pleine époque créatrice. Il compose la *Sonate en si bémol*, avec la *Marche funèbre*, d'une élévation bien supérieure aux créations précédentes; la *Polonaise*, op. 40 n° 2, d'un caractère sombre, le *Sherzo*, op. 31 en *si bémol* mineur, puis les *Fiancés de la Mort*, *Que me fait la rose* et *Si j'étais oiseau des bois* et beaucoup d'autres œuvres.

Et le séjour aux îles Baléares continue. L'influence de George Sand augmente chaque jour. Il compose pour elle la *Reine des Songes* sur des vers de George Sand... d'une fadeur désarmante.

Mais il revient toujours aux *Préludes*. Nous retrouvons dans les Préludes de Chopin, achevés à Majorque, comme dans ses mazurkas, toute la vie rustique des paysans de la Pologne.

Chopin ne s'amusait pas à noter les danses et les chansons des paysans mais, depuis son enfance, il écoutait les bruits de la nature, la musique du vent, et, comme il était le premier improvisateur populaire, il traduisait, dans sa musique, tout ce que son âme avait puisé dans la nature.

Le génie musical de Chopin consista à mettre en équilibre les lois de la musique avec les inspirations instinctives du folklore populaire.

Chants de travail, danses au jour de fête, rondes, valses et mazurkas, préludes évoquant soit une belle journée ensoleillée, le bruit d'un ruisseau, le chant des oiseaux, le charme d'un clair de lune, soit les orages, l'ouragan, le bruit de la mer, soit des visions de revenant dans le vieux cloître, des heures de désespoir, toutes ces œuvres où passent le souffle sacré de la patrie et l'élan de l'amour, se succèdent sans interruption à cette époque où, aux îles Baléares, il espère une impossible guérison.

Et Chopin revient à Paris. Son état ne cesse de s'aggraver, pendant les huit années qu'il passe avec George Sand.

L'été, on s'installait à Nohant; Delacroix, hôte de George Sand, y note ainsi la présence de Chopin : « Par instant, il vous arrive, par la fenêtre ouverte sur le jardin, des bouffées de la musique de Chopin, qui travaille de son côté. Cela se mêle aux chants des rossignols et à l'odeur des rosiers. » Chopin goûtait peu Nohant; d'abord, il n'aimait la campagne que jusqu'à concurrence de quinze jours, ce qui ressemble fort à ne pouvoir la souffrir; ensuite, ce qui achevait de lui rendre la campagne haïssable, c'étaient les campagnards. Hippolyte Chatiron était terrible après boire, terrible d'ef-

Chopin ne s'amusait pas à noter les danses et les chansons des paysans mais, depuis son enfance, il écoutait les bruits de la nature, la musique du vent, et, comme il était le premier improvisateur populaire, il traduisait, dans sa musique, tout ce que son âme avait puisé dans la nature.

Le génie musical de Chopin consista à mettre en équilibre les lois de la musique avec les inspirations instinctives du folklore populaire.

Chants de travail, danses au jour de fête, rondes, valses et mazurkas, préludes évoquant soit une belle journée ensoleillée, le bruit d'un ruisseau, le chant des oiseaux, le charme d'un clair de lune, soit les orages, l'ouragan, le bruit de la mer, soit des visions de revenant dans le vieux cloître, des heures de désespoir, toutes ces œuvres où passent le souffle sacré de la patrie et l'élan de l'amour, se succèdent sans interruption à cette époque où, aux îles Baléares, il espère une impossible guérison.

Et Chopin revient à Paris. Son état ne cesse de s'aggraver, pendant les huit années qu'il passe avec George Sand.

L'été, on s'installait à Nohant; Delacroix, hôte de George Sand, y note ainsi la présence de Chopin : « Par instant, il vous arrive, par la fenêtre ouverte sur le jardin, des bouffées de la musique de Chopin, qui travaille de son côté. Cela se mêle aux chants des rossignols et à l'odeur des rosiers. » Chopin goûtait peu Nohant; d'abord, il n'aimait la campagne que jusqu'à concurrence de quinze jours, ce qui ressemble fort à ne pouvoir la souffrir; ensuite, ce qui achevait de lui rendre la campagne haïssable, c'étaient les campagnards. Hippolyte Chatiron était terrible après boire, terrible d'ef-



VI. — GEORGE SAND



VII. — PRINCESSE CZARTORYSKA

fusion et de cordialité. Dans ces tribulations, l'amitié lui fut un secours de tous les instants : Titus Woiciechowski, plus âgé, d'un caractère viril, et tout l'opposé de la nature tendrement féminine de Chopin. Titus est grand et fort, son visage, aux traits prononcés, trahit la puissance de la volonté. L'amitié, toute expansive chez Frédéric, est basée, chez Titus, sur un dévouement silencieux. Le point de contact de ces deux natures c'est leur amour pour la musique. Le rude et austère Woiciechowski est un mélomane passionné; ses mains, aptes à manier les lourdes épées de ses ancêtres, s'assouplissent au piano; ses doigts ont une délicatesse de toucher surprenante. Chopin ne crée rien sans en communiquer la première ébauche à son ami, plein de confiance en son jugement.

Il eut aussi d'autres amis :

Jules Fontana, son amical factotum, chargé de trouver les appartements, de les meubler, de remplir les salons de violettes à l'arrivée du Maître et qui entreprit cette tâche délicate d'éditer les œuvres posthumes de l'ami auquel il avait dévoué son existence.

Adolphe Gutmann, un de ses élèves préférés, le bon géant qui veillait sur Frédéric, dont il s'était constitué le « garde du corps ». Chopin composa pour lui le *Scherzo n° 3 ut min.* et une Tarentelle.

Au moment où *Les Puritains* étaient donnés au théâtre italien, Chopin s'était lié d'amitié étroite avec Bellini. Quelle affinité entre la nature de Chopin et celle du compositeur sicilien. « Bellini, nous dit Léon Escudier, était blond comme les blés, doux comme les anges, jeune comme l'aurore, mélancolique comme le couchant. » Tous deux avaient le même idéal, souffraient de la même langueur, et la même fatalité devait peser sur

leurs destinées; la profonde sympathie qui les avait rapprochés dans la vie, apparentait aussi leurs œuvres. L'influence de Bellini sur Chopin fut considérable. Il était ému aux larmes à l'audition des *Puritains* et surtout au final du deuxième acte de *La Norma*, chanté par Rubini. Il s'est inspiré souvent de ces tendres mélodies, sans les copier, leur donnant une forme que l'Italien moins instruit, assez simple harmoniste, était incapable de créer.

Très lié aussi avec Schumann, qui l'adorait, il lui dédia la *Ballade en fa*. Il connut Mendelssohn, Mochelles, avec qui il joua chez le roi, à Saint-Cloud, la *Sonate* de Mozart à quatre mains; il rencontra et fréquenta Ferdinand Hiller, pianiste et compositeur réputé, auteur de l'*Oratorio de Saül* et de plusieurs opéras qui ne dépassèrent jamais la première. Kalbroner, un des plus réputés pianistes de l'époque, surtout pour son mécanisme impeccable, lui avait offert de le faire travailler trois ans sous sa direction. Eisner empêcha Chopin de tomber dans le piège. Toutefois, les deux pianistes restèrent bons amis et Chopin dédia à Kalbroner son *Concerto en mi mineur*.

Liszt interprétait merveilleusement sa musique et regretta toujours la brouille inexplicable survenue entre eux les dernières années, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire une biographie enthousiaste de Chopin, qui lui avait dédié les dix grandes Etudes, op. 10.

Pour terminer, mentionnons Dzewanowski, les frères Kolberg et surtout Elsner, son premier, son seul maître de composition; puis Franchomme, le violoncelliste, pour qui il composa une sonate, op. 65. Franchomme se chargea, les dernières années, d'équilibrer le budget

de Chopin, travail auprès de qui celui d'Hercule n'était que jeu d'enfant.

Echappé à la terrible tutelle de George Sand, Chopin se laisse accaparer par ses élèves. Entraîné par les deux misses Stirling, il se rend en Angleterre, où lui est réservé une continuelle vie de fêtes. Le climat lui rend cependant la Grande-Bretagne insupportable. Les gens l'ennuient : « Je végète, dit-il, et j'attends que tout finisse; seules la présence et l'amitié de la Princesse Czartoryska lui rendent l'existence possible. Les bonnes Ecossaises le tuent de leur affection, l'entourent de bonté; elles l'emmènent dans ce Stirling Castel où passa Robert Bruce.

En janvier 1849, il prépare, avec joie, son retour à Paris. Il s'occupe des plus petits détails de son installation d'invalide. Son état s'aggrave. Il ne cesse cependant ni leçons, ni visites. On le monte à bras dans les salons, où s'empressent ses amis. La Princesse Czartoryska adoucit ses derniers jours. Avec la sœur de Chopin et Franchomme, elle soigne le pauvre malade. Elle est bonne, sensible, dévouée. Pianiste excellente, digne d'un maître tel que Chopin, elle lui fait de la musique.

Un jour, il exprime le désir d'entendre la comtesse Potocka, qu'il avait connue et aimée, lors de son séjour à Dresde. Il était à l'agonie...

La comtesse Potocka, prévenue, arrive et, pour satisfaire le vœu du mourant, on approche le piano de la porte. Alors, grande, svelte, drapée de blanc comme une statue antique, Delphine Potocka chanta un psaume de *Marcello* et l'air de *Stradella*.

Dominant son émotion, refoulant les larmes qui lui gonflaient le cœur, elle parvint à donner à son chant une expression angélique, tandis que Frédéric l'écou-

tait, les mains jointes, le regard perdu déjà dans le mystérieux rayonnement d'un autre monde...

Deux jours après, Chopin mourut, sans souffrance. Ses dernières paroles furent un souvenir pour celle qui l'avait le plus tendrement aimé : sa mère...

« Ma mère... ma pauvre mère... » dit-il, et il expira.

On lui fit des funérailles splendides, auxquelles participèrent tous les artistes qu'il avait aimés. Il avait demandé que la première terre jetée sur son cercueil fut de la terre de Pologne, et que son cœur fut rendu à sa seconde patrie.

. . . .

Il est une Muse à laquelle il fut fidèle toute sa vie, parce qu'elle était triste, abandonnée, persécutée. Cette Muse, c'est la Pologne. Il était triste de ne pouvoir servir cette Pologne, dont la résurrection miraculeuse a donné un puissant démenti au mot célèbre : « Dieu est trop haut... et la France trop loin! »

Sa pensée ne quitta jamais la Pologne. Le souffle de la patrie anima les plus vibrantes de ses œuvres. Et c'est pourquoi, pour tous ceux qui ont un cœur sensible, pour tous ceux que l'amour de la patrie fait frémir, Chopin est le plus chéri, le plus populaire des musiciens. Il évoque à chaque instant, dans son œuvre, la plus pure, la plus élevée des images terrestres : la Patrie.

« L'avez-vous entendu, disait Chopin, le dernier cri de ma grande nation? Les fers des chevaux vainqueurs résonnant sur les pavés de Varsovie, sont-ils parvenus à vos oreilles? Avez-vous contemplé, dans un rêve de désespoir, le Satan de l'orgueil et du crime s'élançant parmi les rangs d'une foule consternée, faisant son entrée dans les rues d'une ville expirante? Car là est la mort où il n'y a plus de liberté. »

La Pologne est libre, et Chopin peut reposer en paix. Nous concluerons en disant que, Polonais par son imagination séduisante, sa sensibilité aiguë, ses inquiétudes et son inébranlable espérance, Polonais par la force de son patriotisme, Chopin nous appartient aussi, Chopin appartient au monde entier.

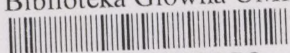
Il n'a pas laissé de mémoires, mais son œuvre, c'est sa vie.

Œuvre humaine, donc éternelle, œuvre dont nous constatons l'influence sur tous les grands et puissants compositeurs du xixe siècle, notamment sur Schumann, Liszt, Wagner, Grieg, œuvre à laquelle se rattache toujours, par quelque lien, tout ce qui, dans la musique de la fin du xixe siècle et des temps actuels, semble être la musique de l'avenir, œuvre à laquelle nous pouvons attribuer les tendances impressionnistes de la musique de Claude Debussy et de son école, œuvre, enfin, qui nous émeut jusques au fond de l'âme car, inspirée par l'amour ou par le sentiment de la Patrie, elle traduit à la fois nos plus intimes douleurs et nos plus chères espérances.

***



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 MARS 1933
CHEZ GROU-RADENEZ
11, RUE DE SÈVRES,
A PARIS





PRIX :
5 fr.